

L'institutrice des sables

(Nouvelle)

Maria Narychkina, vingt ans, était native d'une bourgade perdue du gouvernement d'Astrakhan, noyée dans les sables. C'était un être jeune et sain qui ressemblait à un adolescent, les muscles forts, les jambes fermes. Maria devait tout ce bien non seulement à ses parents, mais au fait que la guerre et la révolution l'avaient à peine effleurée. Son pays perdu et désert était demeuré à l'écart des marches et des contremarches des armées rouges ou blanches, et sa conscience s'était épanouie à l'époque où le socialisme s'était avigouré.

Son père, instituteur, n'avait rien expliqué des événements à la petite dont il voulait épargner l'enfance, craignant d'infliger des cicatrices profondes et inguérissables à son cœur encore faible occupé à grandir. Maria voyait la steppe sableuse des bords de la Caspienne ondoyer au moindre vent, les caravanes de chameaux s'en aller en Perse, des marchands bronzés, la voix rauque de poussière de sable et, rentrée chez elle, elle lisait avec joie, avec transport, les livres de géographie de son père. Le désert était sa patrie, la géographie sa poésie.

Quand elle eut seize ans, son père l'emmena à l'Institut pédagogique d'Astrakhan où il était lui-même connu et apprécié. C'est ainsi qu'elle devint étudiante.

Quatre années passèrent, les quatre années les plus indescriptibles où éclatent les bourgeons des jeunes poitrines, où s'épanouissent la féminité, la conscience, où naît l'idée de la vie. Il est curieux que jamais, personne ne vienne, à cet âge aider les êtres jeunes à surmonter les inquiétudes qui les tourmentent, que personne ne vienne étayer le jeune tronc qui échevelle le vent du doute et secoue le séisme de la croissance. Un jour la jeunesse ne sera plus sans défense.

Bien sûr, Maria connut l'amour et la soif de suicide dont les gouttes amères irriguent toute vie grandissante.

Mais tout cela était du passé. La fin des études était survenue. On avait rassemblé les jeunes filles dans la salle des fêtes, le directeur de l'Enseignement public du gouvernement était venu expliquer à ces êtres impatients la haute signification de leur future, patiente activité. Les jeunes filles l'avaient écouté avec le sourire, elles n'avaient que vaguement conscience de ce qu'on leur disait. À leur âge, on est, au-dedans de soi, plein de clameurs, et alors le monde du dehors est tout déformé, parce qu'on le regarde les yeux brillants. Maria fut nommée dans un district lointain, le village de Khochoutovo, à la frontière du désert mort d'Asie centrale. Un lent sentiment d'angoisse s'empara de la voyageuse quand elle se retrouva parmi les sables inhabités sur la route de Khochoutovo. Dans le calme midi de juin, le paysage du désert s'ouvrit à elle. Le soleil s'épuisait en chaleur du haut du ciel effrayant, et de loin, les dunes chauffées à blanc ressemblaient à autant de feux de bois déchaînés entre lesquels, pareil à un linceul, une plaque de sel étalait sa croûte blanche. S'il survenait un tourbillon soudain, le soleil se voilait d'épaisse et jaunâtre poussière de löss, tandis que le vent chassait en sifflant des coulées de sable gémissant. Plus le vent forçait, plus le panache aux crêtes des dunes s'épaississait, l'air s'emplit de sable et devient opaque. En plein jour, par un ciel sans nuages, on ne peut déterminer la place du soleil et le jour étincelant ressemble à une sombre nuit de lune. C'est au fond du désert que Maria vit une vraie tempête. Vers le soir, celle-ci prit fin.

Le désert retrouva son aspect de naguère : mer sans rivage des dunes aux crêtes empanachées, espace sec et épuisant derrière lequel on croyait voir une terre humide, jeune, infatigable, pleine du son de la vie. Maria Narychkina atteignit Khochoutovo le troisième jour, au soir. Elle découvrit un village d'une dizaine de feux, le mur de pierre de l'école du zemstvo et de maigres buissons d'osier rouge autour des puits profonds. Dans son pays, les puits étaient les ouvrages les plus précieux, c'est d'eux que la vie allait perler vers le désert et il fallait beaucoup de travail et d'intelligence pour les installer.

Khochoutovo était presque entièrement enterré sous le sable. Dehors, il y en avait de véritables congères, du sable fin, blanchâtre, venu des plateaux du Pamir. Le sable montait jusqu'aux appuis de fenêtre, gisait en monticules dehors et minait le souffle des hommes. Il y avait des pelles partout, et tous les jours, les paysans déblayaient les maisons. Maria vit ce dur et quasi inutile travail - car les endroits déblayés se retrouvaient envahis - la pauvreté silencieuse et le désespoir résigné. Le paysan harassé, famélique, s'était bien des fois enragé, avait travaillé comme une brute, mais les forces du désert l'avaient brisé, il avait perdu courage, n'attendant plus qu'une aide miraculeuse ou son déplacement vers les terres humides du nord. Maria s'installa dans une chambre à l'école. Le vieux gardien abruti de silence et de solitude l'accueillit avec autant de joie que si c'était sa fille et s'occupa à installer son logement sans ménager sa santé. Elle équipa tant bien que mal son école, fit venir le plus indispensable de l'arrondissement, et deux mois plus tard, elle ouvrit sa classe. Les enfants venaient irrégulièrement. Tantôt ils arrivaient à cinq, tantôt au complet : vingt.

L'hiver survint, précoce, aussi mauvais dans ce désert, que l'été. De terribles tempêtes de neige mêlée de sable pointu, blessant, gémissent, tous les volets du village claquèrent et les gens churent totalement dans le silence. Les paysans pleuraient leur misère. Les enfants n'avaient rien à se mettre, ni chaussures ni vêtements. Bien souvent, l'école était complètement vide. Le blé du village touchait à sa fin, les enfants maigrissaient sous les yeux de Maria, et cessaient de s'intéresser aux histoires. Pour le Nouvel An, deux élèves sur vingt moururent et on les enterra dans des tombes de sable croulant. La nature forte, gaie et courageuse de Maria commença à s'épuiser, s'éteindre. Elle passa de longues soirées, de véritables ères de journées vides à se demander ce qu'elle pourrait faire dans ce village condamné à la mort lente. C'était clair : on ne fait pas la classe à des enfants affamés et malades. Les paysans

considéraient l'école avec indifférence, dans leur situation, ils n'en avaient aucun besoin. Les paysans suivraient sans distinction celui qui les aiderait à vaincre le sable, et l'école était loin de leur préoccupation agricole.

Alors, Maria trouva : il fallait instituer comme enseignement principal la lutte avec le sable, l'art de transformer le désert en terre vivante. Elle convoqua les paysans à l'école et leur raconta ses intentions. Les paysans ne la crurent guère, mais lui dirent que son idée était bonne. Maria rédigea un long rapport aux services de l'Instruction publique de l'arrondissement, collecta les signatures des paysans et partit à la ville. Elle fut accueillie avec sympathie, mais on ne se montra pas d'accord sur tout. On lui refusa le professeur en sciences des sables qu'elle demandait, mais on lui remit des livres et on lui conseilla de se charger de l'enseignement elle-même. Elle devait demander l'aide de l'agronome du secteur. Maria éclata de rire : - L'agronome habite à cent cinquante verstes et ne vient jamais à Khochoutovo. On lui sourit et on lui serra la main pour signifier que l'entretien était terminé et qu'on lui disait au revoir. Deux années passèrent. À la fin du premier été, et avec un mal de chien, Maria avait réussi à persuader les paysans d'organiser chaque année des périodes de travail volontaire un mois au printemps, un mois à l'automne. Un an suffit pour que Khochoutovo devienne méconnaissable. Des plantations d'osier rouge formaient des barrières de défense végétale autour des potagers irrigables, entouraient en longs rubans le village lui-même du côté des vents et donnaient un air de coquetterie aux maisons malgracieuses. Maria se mit en tête de planter près de l'école une pépinière de pins, afin de mener à présent contre le désert une lutte décisive.

Elle avait beaucoup d'amis au village, deux surtout, Nikita Gavkine et Ermolaï Kobozev, véritables prophètes de la foi nouvelle dans le désert. Maria avait vu dans ses livres que les ensemencements pratiqués entre deux rangées de pins rendaient des récoltes au double ou au triple, car les arbres conservent l'humidité de la neige et protègent les plantes contre l'épuisement des vents chauds. Et même les osiers rouges avaient augmenté de beaucoup la pousse des herbes, or le pin est un arbre bien plus solide. De toute éternité, Khochoutovo avait souffert du manque de combustibles. On chauffait presque uniquement aux briquettes puantes de fumier séché et à la bouse de vache. À présent, l'osier fournissait du bois à brûler. Les paysans n'avaient aucun à-côté et souffraient d'un perpétuel manque d'argent. Le même osier leur fournit des brins dont ils apprirent à faire des paniers, des caissettes et, pour les plus habiles, même des chaises, des tables et autres meubles. Cela fournit au village deux mille roubles d'apport complémentaire dès le premier hiver. Les habitants de Khochoutovo se mirent à vivre plus tranquilles et mieux nourris, tandis que le désert verdissait un peu et devenait plus accueillant. L'école ne désemplissait pas, non seulement d'enfants, mais aussi de grandes personnes qui écoutaient les lectures de l'institutrice sur l'art de vivre dans la steppe sableuse.

Maria prit du corps malgré ses soucis et sa figure présentait des airs de fiancée, plus encore. Cela faisait trois ans qu'elle était au village, on était en plein août, la steppe était toute roussie et seules les plantations d'osiers et de pins demeuraient vertes, quand le malheur arriva. Les vieux de Khochoutovo savaient que cette année-là, les nomades devaient passer tout près avec leurs troupeaux : ils le faisaient tous les quinze ans, suivant leur périple à travers le désert. Durant ces quinze ans, la steppe de Khochoutovo était restée en jachère, à présent le cycle des nomades y revenait : ils ramasseraient ce que les sables reposés auraient pu tirer d'eux-mêmes.

Mais les nomades étaient en retard : ils auraient dû arriver plus près du printemps, alors qu'il restait encore un peu de végétation. - Ils viendront quand même, disaient les vieux. Il va arriver malheur. Maria ne comprenait pas tout, elle attendait. Cela faisait longtemps que la steppe était morte et les oiseaux partis, les tortues s'étaient réfugiées au fond de leur trou, les petites bestioles en allées vers le nord, vers les réserves d'eau naturelle. Le 25 août, le puisatier des plantations les plus éloignées accourut à toutes jambes et se mit à faire le tour des maisons en frappant aux volets :

- Les traîne-désert sont arrivés !

Il n'y avait pas un souffle d'air, mais à l'horizon, la crête des dunes fumait : des milliers de chevaux y galopaient, les troupeaux de l'envahisseur y piétinaient. Trois jours plus tard, il ne restait plus rien des osiers ni des pins : les montures et le bétail avaient tout saboulé, tout détruit.

L'eau disparut : la nuit, les nomades poussaient leurs animaux vers les puits du village et les vidaient de leur contenu. Le village était comme mort, ses habitants, serrés les uns contre les autres, ne soufflaient mot. Maria se démena au cœur de ce premier vrai chagrin de sa vie et s'en fut porter sa jeune colère au chef des nomades.

Celui-ci l'écouta en silence, puis lui dit poliment :

- L'herbe est rare, les hommes et le bétail nombreux : il n'y a rien à faire, mademoiselle. S'il se trouve un jour à Khochoutovo plus d'hommes que de nomades dans la steppe, ils nous chasseront vers notre mort et ce sera aussi juste que maintenant. Nous ne sommes pas méchants, vous non plus, mais l'herbe est rare. Tel meurt, tel autre enrage.

- Vous êtes quand même un misérable ! dit Maria. Nous avons travaillé trois ans, vous avez détruit nos pépinières en trois jours... Je vais me plaindre au pouvoir des Soviets et vous serez jugé...

- La steppe est à nous, mademoiselle. Pourquoi les Russes sont-ils venus ? Celui qui a faim et mange l'herbe de sa patrie n'est pas un criminel.

Maria se dit en elle-même que le chef était intelligent et partit la nuit même pour la ville avec un rapport détaillé.

Là, le directeur de l'Instruction publique, après l'avoir entendue, lui dit : - Je crois que Khochoutovo va devoir se passer de vous.

- Comment ça ? fit-elle stupéfaite, en repensant sans le vouloir au chef intelligent des nomades auquel ce chef-ci ne venait pas à la cheville.

- Comme ça : ses habitants ont appris à lutter contre les sables, ils replanteront l'osier quand les nomades seront partis. Accepteriez-vous d'être mutée à Safouta ?

- Qu'est-ce que c'est que ça ?

- Un village comme l'autre, sauf que ses habitants ne sont pas des colons russes, mais des nomades en voie de sédentarisation. Chaque année, ils sont de plus en plus nombreux. Les sables de Safouta étaient fixés par une végétation d'herbes rases, mais nous craignons, si l'herbe est une fois piétinée, que les sables ne s'avancent vers le village, que la population ne s'appauvrisse et ne retourne au nomadisme.

- Qu'est-ce que j'ai à voir là-dedans ? Pour qui me prenez-vous ? Une dompteuse de nomades ?

- Écoutez-moi, fit le directeur en se levant. Si vous alliez à Safouta et appreniez à tous ces sédentaires de fraîche date l'agriculture des sables, non seulement Safouta attirerait d'autres nomades ; mais ceux qui y sont déjà ne ficheraient pas le camp. Me comprenez-vous, à présent ? Alors, ils viendraient de plus en plus rarement saccager les plantations des colons russes... Au fait, voilà longtemps que nous cherchons une candidate pour Safouta : c'est mort, c'est loin, tout le monde refuse. Qu'en dites-vous ? Maria réfléchit : « Faudra-t-il que j'enterre ma jeunesse dans des dunes de sable parmi des rustres nomades et que je meure dans un fourré d'osiers, considérant que cet arbuste à moitié mort est le plus beau monument que puisse m'offrir le désert et la plus grande gloire de ma vie ? » Et où était son mari et compagnon ? Puis elle repensa au chef des nomades si intelligent, à la vie difficile et profonde des tribus du désert, comprit à quel point le sort des deux peuples enserrés entre les dunes était désespéré et dit d'un air satisfait :

- D'accord, je marche...-Je tâcherai de revenir vous voir dans une cinquantaine d'années, quand je serai une petite vieille... Je viendrai vous parler non du sable, mais d'une route forestière. Portez-vous bien et attendez-moi.

Le directeur, très étonné, se rapprocha d'elle.

- Vous pourriez diriger un peuple tout entier au lieu d'une simple école. Je suis très content, mais je vous plains et j'ai un peu honte devant vous, je ne m'explique pas pourquoi... Cependant le désert est le monde de demain, nous n'avons rien à craindre, les gens auront trouvé leur dignité le jour où un arbre aura poussé dans le désert... Tous mes vœux vous accompagnent.

1927

Texte français Lily Denis
Extrait de *Les Écluses d'Épiphanie* (Nouvelles),
Éditions Gallimard, coll. « Du monde entier », Paris, 1988